



Viens-tu du ciel profond

Louise
Sacha

SOPHIE RICHER

Sophie Richer

Viens-tu du ciel profond

Version intégrale : Louise - Sacha

© Sophie Richer, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1362-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes fils, mes amours.

*À Emmanuel et Luc-Michel,
le début et la fin.*

Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme,
Ô Beauté ! Ton regard, infernal et divin,
Verse confusément le bienfait et le crime,
Et l'on peut pour cela te comparer au vin.

Charles Baudelaire – *Hymne à la beauté*

Première partie

Louise

Lundi 11 octobre 1976,

Je m'appelle Louise, j'ai 13 ans, et mon professeur de français m'a donné ce carnet pour que j'y raconte ma vie d'adolescente.

Elle me connaît depuis la sixième et parfois je la vois qui m'observe attentivement, surtout pendant les compositions écrites. Il lui arrive même de s'approcher de moi et de saisir mon brouillon dans ses mains pour le lire. Chaque fois, elle le repose sur ma table et hoche la tête jusqu'à ce qu'elle ait regagné son estrade. Je pense qu'elle en a assez de me voir écrire sur des feuilles volantes, des emballages de carambars, sur ma table ou sur la couverture de mes cahiers ! Mon sac en est plein, c'est un vrai « capharnaüm » comme dit maman.

En me donnant ce carnet le lendemain de la rentrée des classes, Mme Fayolle m'a dit qu'elle me pensait capable de produire des textes intéressants... Je l'ai traîné durant des semaines dans mon sac sans oser l'ouvrir. J'ai peur de le gâcher en y écrivant des sottises, des choses de ma vie sans intérêt pour personne, même pas pour moi. Les autres filles ont probablement des événements très intéressants à raconter parce qu'elles vivent de vraies histoires, lisent des livres modernes et passionnants, voyagent à l'autre bout de la terre et rencontrent des gens originaux et cultivés... Mais moi non. Je suis banale avec une vie banale.

Mardi 12 octobre 1976,

Je dois me présenter un peu mieux que ça, et faire attention à ma façon d'écrire, au cas où Mme Fayolle demanderait à voir mon carnet, ou si quelqu'un, un jour, venait à le lire. En tout cas, j'espère que ça ne sera pas ma mère ou mon frère. Il faut que je trouve une cachette.

J'aime les livres, j'aime écrire aussi, mais je sais que je n'écris pas tout à fait comme ceux de mon âge, je le vois bien quand on lit nos compositions en classe.

C'est peut-être parce que je lis depuis l'âge de 4 ans, grâce à ma grand-mère Lucie qui était institutrice, mais je crois que j'ai un peu plus de facilités que les autres.

Donc j'ai 13 ans. 13 ans et 4 mois pour être précise. Je suis en 4e au Lycée Marie Curie. Dans notre famille, je suis l'aînée de deux enfants. Mon petit frère Gabriel a cinq ans de moins que moi et nous vivons dans une résidence à l'écart du centre-ville. La nôtre de ville, s'appelle Sceaux. Pour moi, c'est la plus jolie ville des Hauts-de-Seine, un écrin de verdure préservé du bruit et de la poussière de Paris, avec un parc immense et un château comme on en rencontre dans les contes de fées. C'est là que je suis née. C'est là que je grandis. Sauf que ma vie ne se passe pas tout à fait comme dans un conte de fées, même si à la maison nous avons « tout ce qu'il nous faut pour bien grandir » comme nous le serine notre mère sans arrêt. Elle considère qu'avoir une télé en noir et blanc lorsque tout le monde a déjà la couleur chez soi est un luxe minimum, mais largement suffisant pour notre petite famille. Bon c'est vrai, dans un sens nous ne manquons de rien : le placard est toujours plein de conserves variées, nous avons droit à deux paires de chaussures neuves par an, nous partons au bord de la mer chaque année chez papi et mamie Chalandrey durant un mois complet et, comble du luxe, maman nous tricote et nous coud tout ce que les armoires de nos cousins plus âgés que nous ne nous fournissent pas en matière de pantalons usagés, chemisiers de coton et même parfois chaussettes, slips et culottes défraîchis. « On ne va pas gâcher tout ça quand même » s'indigne ma tante Andrée tous les ans en déposant royalement un grand cabas sur la toile cirée de notre petite cuisine : « Allez, va vite Louise, va essayer, qu'on voit si ça te va ! Gnagnagna... » Et non, ça ne me va jamais, c'est toujours bien trop ample pour l'espèce d'herbe folle qu'est mon corps... Bien trop ample et bien trop usé aussi ! Pourquoi n'en fait-elle pas des chiffons, ma tante, plutôt que de traîner tout ça chez nous ? Et maman, qui ne voit rien, qui n'ose pas vexer sa sœur aînée « si bonne pour nous », qui se mêle toujours de tout, surtout de mon éducation : « Tu devrais t'attacher les cheveux, tu devrais porter des jupes plutôt que des pantalons, des chaussures plutôt que des Clarks, tu devrais te coucher plus tôt, tu devrais laisser tes romans de garçons pour de la vraie lecture, tu devrais moins écrire et davantage sortir t'aérer... ». Comment lui faire comprendre sans paraître impolie (ce que ma mère ne pourrait pas tolérer), que je refuse de porter des vêtements moches comme ceux de ma cousine Catherine, c'est-à-dire des robes à smocks et des jupes plissées, des rubans, des volants, des

froufrous dans tous les sens ! Moi ce qui me va ce sont les pantalons, les tennis, les boots et les longues liquettes de grand-père qui descendent sur mes cuisses, et les vieux pulls de mon père que maman a gardés. C'est ça que j'aime ! Pas les froufrous ! Pas les trucs de filles en fait. J'étais aux anges l'année dernière quand la mode du jean-marinière-sabot-lacet de cuir autour du cou a fait fureur au lycée. Il paraît que c'est un couturier qui a lancé ce style. Enfin débarrassée des pantalons en nylon ou en laine qui grattent ! J'ai enfilé mon premier jean et je ne l'ai plus quitté. J'ai mes Pataugas de Guide que maman m'interdit de mettre au lycée, mais que je cache dans le local à vélos de l'immeuble et que j'enfile avant de sortir le matin. Je pense que tout ça vient du fait que mes parents voulaient un garçon. Je le sais parce que mon papi Chalandrey, lorsqu'il a appris la nouvelle de ma naissance s'est écrié « Et bien vous devez être bien déçus ! ». On m'a tellement raconté cette anecdote quand j'étais petite que j'ai dû, sans le vouloir, adopter des comportements et des tenues de garçon pour qu'ils puissent m'aimer quand même. Enfin, c'est la seule explication que j'ai aujourd'hui. [...]

Louise repose le carnet sur ses genoux. Ce n'est pas le moment de ressortir les vieux souvenirs. Il y a encore bien des papiers à trier, des tiroirs à vider sans réfléchir, des vêtements à fourrer dans de grands sacs avant de repartir pour Bréhal.

Ce journal d'adolescente, elle a fini par l'oublier avec le temps, tout comme ceux qui ont suivi et qu'elle observe, posés là devant elle sur une étagère, sagement liés les uns aux autres par une cordelette blanche. Il y a des cahiers d'écolier également. De nombreux cahiers décorés. Elle lisse la couverture du carnet avec la main. L'adolescente qu'elle était y avait collé des morceaux de cartes postales découpées, des vues de plages désertes, un cliché de David Hamilton, quelques citations, des vers de Baudelaire dont le texte est effacé, et là, sur le côté, la photo jaunie de trois jeunes adolescents... Deux filles et un garçon se tenant par les épaules et souriant à un photographe oublié...

C'était quoi déjà ces vers de Baudelaire ? Il faudra qu'elle s'en souvienne...

Dans la pièce principale, Gabriel s'affaire lui aussi. Vider l'appartement de leur mère. Tourner la page, voilà l'urgence aujourd'hui. Les obsèques passées, ils sont tous deux pressés d'en finir, le cœur au bord des lèvres et le ventre noué.

Pourtant, tout dans ce petit appartement de leur enfance parle encore d'elle. Il leur semble qu'elle va surgir à tout moment, avec ses longues mains blanches et son tablier taché. Elle s'assiera près de Louise et se penchera sur le carton de photos ouvert à ses pieds, les prenant une à une avec des gestes délicats et lents. Un sourire triste illuminera son visage. Elle commentera un à un les vieux clichés pâles. « Tiens, là c'est ton premier vélo, un beau vélo blanc qu'on avait eu au Noël de l'Imprimerie ! Et là c'est quand on est partis avec papi et mamie Chalandrey à Carteret, tu venais de perdre une dent devant... » Ses longues mains blanches et abîmées trembleront légèrement. Louise sent encore son parfum, toujours le même. Un mélange de lavande, de cigarettes blondes, de soupe de légumes, de lait, d'enfance. Oui sa mère sentait tout ça. Jusque sur son lit de mort, elle a senti tout ça.

Cet appartement, ce lieu minuscule, c'est toute leur enfance, la vie avec leur mère après la mort accidentelle du père en 1970 alors que Gabriel allait avoir deux ans. Deux petites chambres, un salon grand comme un mouchoir de poche, mais orienté plein sud, une cuisine en couloir et, comble du luxe au moment de sa construction, un cabinet de toilette sans fenêtre avec une baignoire sabot, un w.c. et un bidet en faïence blanche. Et puis des meubles en acajou dont leur mère n'a jamais voulu se séparer, quelques étagères en bois sur lesquelles une vingtaine de livres du *Reader Digest* et des poupées de collection prennent la poussière, des bibelots rapportés de vacances par la tante Andrée, quelques cadeaux de fête des Mères, des photos aussi, beaucoup de photos dans des cadres peints et décorés par des mains d'enfants, d'éternelles photos scolaires où Gabriel sourit en montrant une dent perdue, où Louise, enfant, arbore une nouvelle robe à pois et des nattes. C'était tout ce que la famille possédait. Pourtant ils y vivaient bien, partageant leur chaleur entre ces quatre murs. L'appartement était resté ainsi, figé dans son passé. Au mieux, avec le temps, de nouveaux coussins avaient fait leur apparition, quelques gravures et des photos des petits-enfants, mais guère plus. Leur mère n'était pas dépensière et la décoration intérieure ne l'intéressait pas.

Malgré l'étroitesse des lieux, ils recevaient souvent des visites, surtout du temps de leur père. Quelques collègues de travail et un couple d'amis, Guy et Marie-Jo. Mais Louise n'avait jamais pu organiser de goûter d'anniversaire comme les autres filles de sa classe ni même recevoir l'une d'entre elles pour dormir. C'était bien trop étroit. Elle partageait sa chambre avec son petit frère, son placard, sa petite penderie, les tiroirs et parfois même son lit lorsqu'il avait

trop peur ou ne trouvait pas le sommeil.

Une fois par mois débarquait de la Porte de Saint-Cloud, la tante Andrée flanquée de l'oncle Émile et des trois cousins, Patrick, Michel et Catherine. Lorsqu'ils arrivaient tous les cinq, on ne pouvait plus bouger dans le logis et il n'y avait jamais assez de chaises pour tout le monde. Mais ils s'en moquaient. Les enfants s'asseyaient par terre ou sortaient se promener dans la petite cour fermée, laissant les adultes entre eux. Et lorsqu'il fallait se serrer autour de la petite table en acajou de la salle à manger, la famille trouvait toujours une solution pour que chacun ait sa place. Ils se débrouillaient.

Debout devant la penderie de sa chambre d'enfant, Louise sourit avec tristesse. Un vague parfum de lavande s'en échappe encore, s'insinuant en elle comme pour accompagner le souvenir. C'est vrai que petite, sa mère l'affublait de robes à fleurs, à pois ou à rayures dont elle choisissait pendant des heures l'étoffe sur le marché du samedi. « Tu en penses quoi, Louise ? Ça te plaît ce rouge (ce jaune, ce vert) ? » Louise n'en pensait rien, mais ça l'attendrissait de la regarder faire, parlementer pour quelques centimes avec le marchand sur la place de l'église. Assise sur le bord du trottoir, les pieds dans l'eau du caniveau, elle attendait que le temps passe en espérant que sa mère finisse par se décourager. Mais ça n'arrivait jamais. Les tissus glissaient entre ses doigts. Elles repartaient toujours avec un coupon nouveau qui, une fois transformé en robe ou en jupe plissée, était complété de socquettes blanches et de vieux souliers vernis de sa cousine sur lesquels sa mère repassait inlassablement des couches de cirage noir tous les dimanches matins.

La même scène se reproduisait avec sa grand-mère Lucie qui lui tricotait chaque hiver un nouveau pull ou une veste boutonnée. Il fallait l'accompagner chez madame Barrière, la mercière de la rue Houdan pour choisir la couleur. Dans cette opération, Louise montrait un peu plus d'intérêt, car ces pulls n'avaient rien de ridicule. Elle choisissait invariablement du bleu marine ou de bleu gris, cédant parfois sur des nuances ou des textures de laine nouvelles, acceptant parfois d'essayer l'angora, un nouveau point, des torsades ou de légers motifs pour faire plaisir. Sa grand-mère avait saisi, peut-être plus finement que sa mère, les goûts de sa petite fille et veillait à ne rajouter aucune fantaisie non consentie qui mènerait le pull directement au fond d'un tiroir.